

Psychanalyse et aliénation :

L'appel à cette rencontre a éveillé mon intérêt à écrire sur la psychanalyse et l'aliénation.

La pratique clinique que je développe à la ville de Buenos Aires m'a mené à ce point de recherche, lorsque à l'occasion de recevoir un homme d'une cinquantaine d'années, prisonnier de la terreur et de l'influence des autres, j'ai repensé et revu le mécanisme de l'aliénation.

Adolescent, il a fréquenté une école prestigieuse de la ville. À l'époque, il avait été capturé par l'*influence* et en même temps le *refuge* d'un camarade de classe, devenu par la suite un leader politique. Ce que nous pourrions appeler un leader de masses, d'après la conceptualisation faite par Sigmund Freud dans son texte de 1921.

L'auteur y reprend le terme *suggestion*, plusieurs fois travaillé en psychologie sociale, pour apporter depuis la psychanalyse une approche qui dépasse l'aspect descriptif connu jusqu'alors. Freud souligne la question *libidinale* présente au cœur de la suggestion, ce qui est en jeu à chaque fois que le leader réussit à capter les masses grâce à son prestige, en relation, la plupart des fois, avec son pouvoir. Je voudrais préciser que la *masse* est un mode relationnel qui peut se constituer même entre deux personnes quand l'ajustement entre elles est parfait, c'est-à-dire sans fissures, à la manière d'un gant qui couvre la main. C'est le cas lorsque l'un des sujets se laisse envelopper totalement par l'autre.

Dans le texte cité, Freud dit que dans la suggestion il y a une *induction affective primaire*. Il affirme : la suggestibilité est un phénomène primaire de la vie animique des sujets.

Il s'agit de la libido, de la sexualité, et, en fin de compte, de l'amour. Libido vient de *Liebe*, amour en allemand.

Dans les phénomènes de panique, enregistrables dans la dissolution des masses de l'armée, par exemple, ce qu'on observe est que, n'ayant plus l'autorité et la protection du leader, l'homme doit se prendre en charge lui-même. Les ordres des chefs perdent leur valeur, elles ne sont plus obéies et chaque individu doit s'occuper de soi-même. Une peur immense et insensée apparaît alors.

C'est ce que raconte cet homme dans son analyse, lorsqu'il dit qu'après avoir été évincé par ses parents, qui considéraient que dès son adolescence il devait se débrouiller par lui-même, seul, sa vie a été commandée par ce camarade, consacré comme un leader qui guidait, orientait et dominait ses pas.

Il pouvait l'appeler au petit matin s'il se trouvait confus et désespéré, son ami leader allait l'écouter et le calmer.

Cette aliénation, raconte l'homme, a continué pour longtemps, jusqu'à ce que leurs intérêts académiques et de travail sont entrés en collision. À ce moment-là, et sur la base de principes philosophiques et politiques, le leader l'a exhorté, menaçant de lui retirer son soutien et protection, et le laissant dans la détresse.

À partir de cela, nous pourrions penser que cet homme est devenu une sorte de « Zelig ».

Vous vous souvenez peut-être du très connu film de Woody Allen dans lequel, dans les années 1920, un homme devient célèbre en tant qu'objet d'étude de la science parce qu'il change son apparence en fonction des personnes qu'il rencontre sur son chemin.

Il s'agit d'un homme qui s'adapte continuellement et de manière étonnante à son environnement à la manière d'un caméléon. S'il se trouve à Harlem, il devient un homme noir qui chante du gospel. Puis, il est vu dans les défilés militaires en imitant Hitler, ou converti au bouddhisme dans un milieu bouddhiste... Ainsi, son extrême insécurité le fait se camoufler parmi les personnes pour être accepté dans les groupes.

Et le film nous montre qu'il commence à faire des progrès lorsqu'il tombe amoureux de sa psychanalyste, le Dr. Fletcher.

L'acuité et l'humour du cinéaste recréent de manière exquise ce que la médecine a nommé le syndrome de ZELIG, et ce que dans la psychanalyse nous pourrions penser comme l'état d'aliénations dans lequel se trouve un sujet au moment de ne pas avoir pu réaliser pleinement l'opération de séparation.

Aussi bien l'aliénation que la séparation sont travaillées par Lacan dans le Séminaire XI. Il nous montre qu'un sujet vient de l'Autre, mais qu'à la fois il doit se séparer, c'est-à-dire

pouvoir attaquer la batterie signifiante en provenance de ces Autres, dans ces interstices qui rendent possible la séparation. Une question que l'auteur, dans se séminaire, définit comme s'arrêter, s'accoucher soi-même et se fournir du nécessaire pour être pris en charge par les autres.

Sinon, dans le champ des névroses, dont nous parlons aujourd'hui, nous resterions bloqués dans le *faux self*, selon la définition du grand psychanalyste qu'a été Winnicott.

La question qui nous réunit ici est :

Le Sujet supposé Savoir, est-il, en tant que *tromperie*, une manière de s'aliéner pour pouvoir guérir ?

Quel type de lien fournit la psychanalyse étant donné que le travail se fait à partir du transfert ?

En fait, j'ai déjà entendu quelqu'un dire qu'il ne s'analyse pas pour ne pas dépendre de personne.

Or, la finalité d'une analyse n'est certainement pas de conduire le sujet à l'aliénation. Au contraire, le fait de pouvoir vivre de la meilleure forme selon chacun, est l'un des sens possibles pour une psychanalyse.

Mais alors : pourquoi proposer pour l'entrée en analyse le besoin du transfert, une sorte de retournement vers l'autre à cause de la confiance et le dévouement accordés ?

La clé se trouve dans la position de l'analyste. Il ne va pas se servir de l'outil du transfert pour son bénéfice, mais comme un levier pour le travail analytique.

Faire entrer le cheval au manège est une expression que nous trouvons dans La direction de la cure, décrivant de manière aphoristique la situation. Les travaux ne peuvent pas se faire sans la préparation nécessaire.

*Comment pourrait quelqu'un supporter le dessaisissement de l'autorité de l'autre, avec l'abandon, donc, de la position d'objet, sans s'accrocher pour un temps à l'amour de transfert ?*

Freud nous avait prévenu : personne ne quitte une position symptomatique sans obtenir de bénéfice ailleurs.

La différence substantielle entre le transfert proposé par le dispositif analytique pour commencer la tâche, par rapport à l'aliénation proposée par le leader de masses, est que dans le premier, le transfert en analyse, la *tromperie* ne sera pas employée pour l'abus/ Jouissance de l'autre.

Tandis que le commandant de la masse ne veut que l'obéissance et la soumission du sujet, l'analyste ne soutient pas sa position à l'aliéné.

Nous remarquons que la seule garantie de préserver l'abstinence, la position de l'analyste dans la direction de la cure, sera donnée par l'analyse qu'il aura effectué, ayant travaillé au maximum de ses possibilités la distinction entre l'*objet a* et l'idéal du moi.

Qu'est-ce que cela signifie ?

À différence du leader de masses, l'analyste ne se met pas à la place de l'idéal. Il ne s'y tient pas debout, comme le montre Socrate dans Le banquet ; c'est pour cela qu'il se trouve en position *d'interpeller l'objet que le sujet est*. Si possible, il arrive à le vider de son être.

Insistons : il n'est pas question de mélancolisation, mais de deuil. Et ici nous revenons une fois de plus à Freud, avec sa distinction substantielle entre l'un et l'autre. Si dans la mélancolie l'objet tombe sur le moi à cause du poids de l'idéal écrasant, dans le deuil il s'agit du consentement de la perte de l'objet. À partir de ce travail psychique adviendra le désir, source libidinale pour la création à l'échelle de chacun, unique et singulière.

*Que chacun cultive son propre jardin* est l'allusion de Freud à Voltaire dans le malaise dans la culture ; donc, l'éthique de la psychanalyse va dans la direction contraire à la formation de masses.

